

Théâtre des Marionnettes de Genève
Dossier pédagogique – saison 2011 - 2012

PIÈCES DÉTACHÉES

Création du TMG en coproduction avec la Compagnie Agénor (Genève)

DU 10 AU 22 JANVIER 2012



Texte et mise en scène : **Valérie Poirier**

Marionnettes et scénographie : **Christophe Kiss**

Interprétation : **Nathalie Cuenet**
et **Christian Scheidt**

Musique : **Patricia Bosshard**

Lumière : **Jean-Michel Carrat**

Rencontre publique avec Valérie Poirier, auteur et metteur en scène et Christophe Kiss, qui réalise la scénographie et les marionnettes
Judi 12 janvier 2012 à 20h15.
Théâtre des Marionnettes de Genève
3 rue Rodo. Entrée libre



70 minutes

Adultes, ados

► Les informations contenues dans ce dossier sont recueillies plusieurs semaines avant la création du spectacle. Elles peuvent donc ne pas refléter complètement l'état final de la création.

Le spectacle

1. L'histoire

Le monde du travail devient-il chaque jour davantage une tragi-comédie où les corps sont parfois réduits à l'état de marchandises ? Dans un avenir proche, les entreprises se séparent de leurs employés à un rythme frénétique. Que faire alors des plus fragiles, âgés ou de ceux jugés les moins qualifiés et performants, qui se retrouvent



Pièces détachés. Photo de répétition

massivement sur la touche ? Comment recycler cette main d'œuvre abandonnée, en fin de parcours et en pièces détachées ? Dénicheur de talents, Hervé Bulle conçoit alors le projet d'une usine bien étrange fort éloignée de l'idée d'une réinsertion professionnelle réussie. Elle accueille, sous forme de poupées, les perdus et laissés-pour-compte du monde de plus en plus sélectif du travail. Des fragments d'un corps mis en puzzle peuvent-ils encore servir à la machine économique ? André est un cadre sans emploi dont le trop plein d'émotion semble faire de l'ombre à sa carrière. Pourquoi ne se délesterait-il pas de son cœur ? Que peut-il rester d'une jeune beauté sans formation ? Mais les bouches et certains organes se souviennent, racontent et résistent à cette braderie des êtres humains comme articles de seconde main. L'ubuesque personnage qu'est Hervé Bulle déposera-t-il le bilan en rejoignant la cohorte des invendus du marché ?

Entre ironie caustique et constat social sur le trafic d'organes et de personnes réduites à des simples forces de travail toujours plus sollicitées, la fable sociale imaginée par la Genevoise Valérie Poirier est d'une puissante actualité. Cette dramaturge reconnue sur les scènes romandes ("Loin du bal", "Les Bouches") nous dit que les corps continuent à charrier une histoire, des rêves. Dans une atmosphère burlesque et surréaliste, le spectacle mêle les mannequins marionnettes aux comédiens. Des comédiens qui campent ici le directeur de l'entreprise de recyclage humain, là son assistante légèrement fantasque, solitaire et prête à tout pour palpiter d'amour. C'est le rapport que l'univers économique entretient avec les corps et les êtres que permet de traduire l'univers de la marionnette. L'utilité tend à prendre la place du sens à donner à toute vie.

Il y a du Jonathan Swift, grand satiriste du monde industriel naissant dans le regard vif et révélateur porté sur ce qui fait vivre et aide à insuffler identité et reconnaissance : le travail. Plus que jamais nous sommes confrontés à la double nature du travail, à la fois facteur d'émancipation et source de possibles tourments. Sur le fil du rasoir d'un rire parfois jaune, ce théâtre fait vibrer nos craintes et aspirations et met en lumière avec une légèreté qui n'exclut nulle tendresse pour l'humain quelques lâchetés et renoncements quotidiens. On peut y lire les solitudes, espérances et désarrois qui travaillent nos parcours.

2. Vers la fin de l'homme ?

Après ma pièce *Loin du bal*, où une poignée de vieillards étaient contraints de muter pour s'adapter aux conditions de vie qui leur étaient imposées, j'ai eu envie de poursuivre ma réflexion sur cette notion d'humanité en péril.

Dans *Pièces détachées* des chômeurs en fin de droits, « invendus du marché » de tout poil suivent un programme de recyclage. Au fil de la pièce, ils seront recyclés en pièces détachées.

Dans cette pièce pour comédiens et organes où de pragmatiques barbares règnent sur des corps morcelés, le corps n'est plus qu'une marchandise inféodée aux lois du marché et la conception de l'Homme héritée des Lumières, un encombrant héritage.

En avons-nous fini avec cette vision de l'homme en tant que sujet humain inscrit dans une histoire ? Notre corps, objet à façonner, à moduler, à gérer, à louer, à vendre, n'est-il plus porteur de significations symboliques ? Serions-nous dans le monde sans n'être plus capables de penser le monde ?



Pièces détachées.
Photo de répétition

« On traite l'homme selon l'idée qu'on s'en fait, de même qu'on se fait une idée de l'homme selon la manière dont on le traite », affirme le philosophe allemand Peter Kemp dans *L'Irremplaçable*. Quelle idée de l'homme est notre aujourd'hui ? L'humanité de l'homme, cette fragile évidence, serait-elle menacée dans ses fondements ? Autant de questions qui fondent ce spectacle.

Valérie Poirier

3. Le corps en morceaux

Dialogue avec la dramaturge Valérie Poirier

Qu'explorez-vous dans *Pièces détachées* ?

Valérie Poirier : C'est une satire sur le monde du travail et le rapport préoccupant qu'il entretient, de nos jours, avec les êtres et les corps. La marionnette permet d'explorer ce rapport au corps de manière plus radicale, à la fois dramatique et ironique, qu'avec des comédiens bien réels présents sur le plateau pour incarner les cadres de cette usine qui réinjecte dans le système de production des fragments de personnes sans emploi représentées, elles, par les marionnettes. Idéalement, le ton devrait être tragi-comique, un genre qui me passionne tout en restant fragile dans les équilibres entre

différentes tonalités, ironiques et dramatiques. Sur la corde raide, nous voici bien dans une farce. Mais son sujet est grave.

L'auteur zurichois Urs Widmer s'intéresse à « l'outplacement » des cols blancs licenciés au détour de sa pièce *Top dogs* et l'Allemand Roland Schimmelpfennig s'est penché sur les restructurations dans *Push up*. Qu'amène, selon, vous, la marionnette à ce corps considéré comme une marchandise que l'on pressure, reformate ou jette ?

V. P. : Pour l'intrigue proposée, il ne s'agit même plus de travail ou d'en retrouver un. Ce sont des personnages arrivés en fin de parcours et que l'on va recycler en pièces détachées. On en veut uniquement à leurs organes. Et plus à ce qu'ils seraient capables de réaliser comme travail ou d'apporter à la société comme être humain à part entière. Ce qui intéresse ici, ce sont ainsi leurs bras, jambes ou cerveaux. A ce propos, voyez les trafics d'organes sur internet. Tout ou presque se vend : rein, poumon et jusqu'au plus intime, comme l'hymen d'une femme. On reste dans le domaine du rire un peu jaune, mais les faits, eux, sont authentiques.



Pièces détachées. Photo de répétition

Vous abordez aussi la mémoire contenue dans le corps.

V. P. : C'est précisément cette dimension liée au souvenir, à la mémoire qui vient à contrecarrer le projet de l'entrepreneur de l'usine à recyclage des organes. Les corps continuent à véhiculer une histoire, une sensibilité, une approche du monde. La fable devient à la fois porteuse d'espoirs et douloureuse. Les culs se souviennent, les orteils rêvent, les mains prient. Tout le bric-à-brac humain continue à être dépositaire d'un passé, d'une activité, d'une histoire.

4. Une fable sur le marché humain

Dans la mesure où l'homme admet la morale utilitaire, on peut dire que le ciel se referme sur lui : il méconnaît la poésie, la gloire, le soleil à ses yeux n'est qu'une source de calories.
Georges Bataille

Les entreprises licencient à tour de bras. Les plus vieux et les moins performants ou les plus récalcitrants se retrouvent sans travail. La société ne veut plus payer pour ces inactifs. Il faut trouver le moyen de rentabiliser cette main d'œuvre de deuxième choix.

Partant du principe que chez l'humain, contrairement au cochon, tout n'est pas bon, mais qu'on peut, ici et là, grappiller quelque compétence endormie, quelque prédisposition cachée, Hervé Bulle, découvreur de talents, a mis sur pied un projet révolutionnaire : une usine de recyclage humain.

Cette usine de recyclage humain a pour vocation de récupérer les agneaux égarés du système, de rendre compétitifs et dynamiques les invendus du marché. Monsieur Bulle ne reculera devant rien pour remettre sur les rails, rendre performante et utile toute énergie humaine susceptible d'être exploitée.

Après un premier tri, cinq personnages sont sélectionnés pour suivre ce programme inédit de recyclage. Grâce à l'inventivité du maître des lieux, même les plus improductifs auront la possibilité de se rendre utiles : ils seront replacés en pièces détachées. Car après tout, est-il utile de vivre si l'on n'est pas profitable au profit ?

*Après tout, est-il utile de vivre
si on est pas utile au profit ?*

Mais Bulle dans sa frénésie utilitariste a oublié quelque chose : chez sa « clientèle », en dépit des traitements infligés, quelque chose résiste, persiste à rester un peu trop humain. Les corps mêmes morcelés continuent à charrier une histoire. Les culs rêvent, les orteils se souviennent, les bouches racontent... Sentiments, croyances, rêves, tout ce foutoir, ce bric-à-brac humain entre en collision avec son « programme » et vient quelque peu contrarier son projet.

Entiers ou morcelés, soldés ou comme articles de second hand, il sera plus difficile que prévu de les réintroduire dans le circuit marchand. Hervé Bulle devra-t-il déclarer faillite et devenir à son tour un invendu du marché ?

5. Organes à vendre : le corps marchandise

*« L'homme serait-il parvenu, au terme
d'une évolution irrésistible de la société marchande,
à ce résultat stupéfiant, de se produire
lui-même comme marchandise ? »
Bernard Edelman*

Le 1^{er} juin 2007, une malade en phase terminale choisit à qui donner son rein en direct et en *prime time* à la télévision néerlandaise. Trois patients sont en lice. Tout au long de l'émission, les téléspectateurs peuvent conseiller la donneuse, Lisa, 37 ans, en envoyant des SMS.

Le 10 septembre 2008, une jeune fille américaine de 22 ans décide de vendre sa virginité en ligne pour s'assurer un futur financièrement serein. En février 2009, une femme atteinte d'un cancer vend les images de son agonie à une chaîne de télévision.

Mai 2009, après 6 mois de recherches d'emploi et quelques centaines de CV envoyés, un chômeur toulousain, propose de troquer un rein contre un emploi. En septembre 2010, dans un journal zurichois, on pouvait lire : Jeune homme de 22 ans, bonne santé (sportif, pas d'alcool, pas de drogue, ne fume pas) de groupe sanguin A- propose à la vente, un rein ou un greffon de foie, pour une somme à débattre.

On trouve sur Internet des milliers d'annonces telle que celle-ci, trouvée sur un site marocain : « Vends tous mes organes à part mon cœur. » Dernièrement, c'est en Espagne que la vente en ligne d'organes en tout genre, sous l'effet de la crise, a pris des proportions vertigineuses.

Dans ce souk planétaire, rien ne se perd, tout se transforme. Des organes au sang, en passant par les tissus et les fameuses cellules souches, on voit se développer une véritable industrie du recyclage des éléments humains. L'être humain en kit semble être un commerce juteux. L'Homme est devenu une marchandise comme les autres.

6. Le Bon vieux temps commercialisé

Miss Blanchet. Dilapidation intempestive de votre capital temps et énergie et ceci durant vos plus belles années. Vous devriez avoir honte. Dites donc, Marcel Proust, vous ne vous mouchez pas du pied.

La vieille. Oui, mon petit, j'ai vécu les deux guerres, bu le thé avec Marcel, fricoté avec Maurice Chevalier....

Miss Blanchet. Chevalier ! Vous n'avez pas perdu votre temps !



Pièces détachés. Photo de répétition

La vieille. Faudrait savoir ! Bon, vous me verriez dans quoi ? J'ai plus l'âge pour la bagatelle, question recyclage, vous voyez quoi ? Bientôt j'engraisserai la terre, mais en attendant ?

Miss Blanchet. Vous avez de la chance, le vieux est en vogue en ce moment. Je ne sais pas ce qu'ils ont avec le vieux ? Moi personnellement... surtout pendant les fêtes. Ils réclament du vieux. Ça meuble, un vieux, tout de suite, ça amène un supplément d'âme dans un foyer. Ça fait plaisir aux enfants. Les petites mémés ont la côte. Vous avez de la mémoire si j'en crois votre CV.

La vieille. À revendre.

Miss Blanchet. C'est ce que vous allez faire : vendre le bon vieux temps. Les gens sont prêts à claquer des fortunes pour un peu de vintage. Le temps est toujours bon quand il est vieux, vous avez remarqué ?

Extrait de : *Pièces détachées*

7. L'homme est une invention récente

Une chose en tout cas est certaine : c'est que l'homme n'est pas le plus vieux problème ni le plus constant qui se soit posé au savoir humain. En prenant une chronologie relativement courte, et un découpage géographique restreint – la culture européenne depuis la fin du 16^e siècle – on peut

être sûr que l'homme est une invention récente. Ce n'est pas autour de lui et de ses secrets, que, longtemps, obscurément, le savoir a rôdé. En fait, parmi toutes les mutations qui ont affecté le savoir des choses et de leur ordre, le savoir des identités, des différences, des caractères, des équivalences, des mots, – bref au milieu de tous les épisodes de cette profonde histoire du Même – un seul, celui qui a commencé il y a un siècle et demi et qui peut-être est en train de se clore, a laissé apparaître la figure de l'homme. Et ce n'était point la libération d'une vieille inquiétude, passage à la conscience lumineuse d'un souci millénaire, accès à l'objectivité de ce qui longtemps était resté pris dans des croyances ou dans des philosophies : c'était l'effet d'un changement dans les dispositions fondamentales du savoir.

*On peut bien parier que l'homme s'effacerait,
comme à la limite de la mer
un visage de sable.*

L'homme est une invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente. Et peut-être la fin prochaine. Si ces dispositions venaient à disparaître comme elles sont apparues, si par quelque événement dont nous pouvons tout au plus pressentir la possibilité, mais dont nous ne connaissons pour l'instant encore ni la forme ni la promesse, elles basculaient, comme le fit au tournant du 18^e siècle le sol de la pensée classique, – alors on peut bien parier que l'homme s'effacerait, comme à la limite de la mer un visage de sable.

Michel Foucault, *Les Mots et les choses*

8. Un théâtre de situations improbables ?

Nous sommes dans l'univers de l'excès et de la farce. Si le sujet est brûlant, le traitement se veut grand guignolesque. Les situations sont amplifiées jusqu'à l'absurde. Dans ce monde où l'humanité part en morceaux, ce sont les morceaux (les organes) qui viennent réclamer leur part d'humanité. Le pragmatisme des deux protagonistes principaux, monsieur Bulle et miss Blanchet est sans cesse

chahuté par la métaphysique des corps ou de ce qu'il en reste. L'écriture joue sur l'opposition entre sublime et trivial, animé et inanimé, tragique et comique, horreur et frivolité.

Une écriture pour la marionnette

Ici, la réalité peut être transposée de façon radicale. Les situations les plus improbables voient le jour. On peut s'affranchir des lois de l'apesanteur, passer du gigantesque au minuscule, créer des rencontres surréalistes. On peut faire parler un cœur, voyager dans un cerveau humain, faire chanter des culs. J'ai eu envie d'explorer la parole polyphonique, les conversations croisées, d'entrelacer les discours entre comédiens et marionnettes.

*L'écriture joue sur l'opposition entre sublime et trivial,
animé et inanimé, tragique et comique,
horreur et frivolité.*

Pour l'écriture de ce spectacle mon approche a été un peu différente de ma manière habituelle de procéder. Ici, la collaboration avec le scénographe et le constructeur de marionnettes m'a semblée primordiale. Ce sont autant les images qui génèrent le texte que l'inverse. Ici, plus que jamais, la parole doit être alerte et servir l'action.

Les deux protagonistes principaux, le directeur et son acolyte (joués par les comédiens) orchestrent l'action. On suit les protagonistes (poupées) de leur arrivée jusqu'à leur morcellement. Le marché et ses fluctuations rythment la vie des personnages et viennent créer l'affolement. Et si l'action dramatique progresse, elle ne le fait pas toujours de façon linéaire. Des échappées plus oniriques s'entremêlent au corps du récit.

Ils sont trop vieux, trop inexpérimentés, trop émotifs, trop gros, pas assez ceci ou trop cela. Ce sont les invendus du marché. Ils ont un savoir faire, des compétences, mais ne sont plus ce dont le marché du travail a besoin. Ils sont, comme des milliers de gens, désireux de servir à quelque chose, hantés par la peur de n'être rien, prêts à tout pour survivre.

Valérie Poirier

9. Lieu ouvert pour vies fermées

Entretien avec Christophe Kiss, scénographe qui réalise aussi les poupées.

Comment avez-vous conçu le décor de ce lieu de stockage au sein de l'usine destinée au recyclage de travailleurs ?

Christophe Kiss : Dans la réalisation de cet entrepôt, la volonté était de développer un lieu ouvert qui ne soit pas connoté d'éléments anecdotiques, réalistes. Il se doit d'être le moins contraignant en ne figurant pas à la lettre une usine existante. Le choix s'est porté sur la figuration d'un ensemble

d'étagères mobiles formant au départ une sorte de machine infernale, qui donne l'illusion de bouger de manière autonome.

Elle déverse et rejette des cartons comme autant d'êtres humains potentiellement produits. En son centre, une porte de monte-charge ouvre sur un monde parallèle, inconnu. Celui d'une possible instance supérieure qui pourrait régir l'usine, mais de manière mystérieuse.

Il y a aussi une multitude de cartons stylisés qui composent de petites scènes pour la manipulation des poupées.



Pièces détachés. Photo de répétition

C. K. : L'ensemble du décor est situé dans un environnement de cartonnage. Autant de boîtes qui s'ouvrent sur des vies en sursis de laissés-pour-compte du système marchand et économique. On découvre tour à tour un laboratoire ou des instruments destinés à une batterie de tests d'évaluation réalisés sur les personnages.

Plusieurs formes de cadrages d'une scène existent, comme autant de mises en boîte de l'homme.

C. K. : C'est une fenêtre qui s'ouvre, par exemple, sur un petit laboratoire dans lequel une expérimentation humaine se déroule. L'humain est réduit à l'échelle d'un cobaye, d'une souris. Les comédiens devenus expérimentateurs en blouses blanches sont munis de lampes frontales qui donnent une atmosphère singulière à cet épisode. Ils sont présents parallèlement aux poupées d'usine retravaillées qui sont leurs victimes.

Au fil de ce spectacle, le souhait est de développer moins une manipulation de marionnettes que de poupées articulées. D'où les différentes échelles et tailles des poupées. Cet épisode développe une certaine cruauté des laborantins. Les exclus du marché du travail sont entre leurs mains, au sens propre et figuré.

De quelle manière avez-vous abordé une séance dite de « facteur humain » ?

C. K. : À plusieurs moments de la pièce, les marionnettes sont amenées à se reconforter avec le « facteur humain ». Dans le fond, il s'agit d'une farce, d'un placebo illusoire qui permet de mettre en condition des personnes pour qu'elles acceptent le pire. En d'autres termes, leur démantèlement, la délocalisation de leurs organes au cœur d'un univers foncièrement déshumanisé.

Ces poupées sont prises une à une dans des séances inspirées de la télé-réalité. Que l'on songe à la chambre des secrets ou au confessionnal de *Loft Story* ou *Secret Story*. Pour des confessions

privées avec une voix off qui les interroge ou le rassure. D'un coup, on mélange l'intime et le grand public. Si la marionnette s'énerve au départ tant la machine ne la comprend pas, elle se calme progressivement blottie dans la paume d'une main.

10. Le confessionnal au cœur de la télé-réalité

Dans nombre d'émission de télé-réalité, les confidences se font dans un lieu étrangement appelé le « confessionnal ». Un confessionnal catholique est un lieu hermétiquement secret. La confession, entendue par un prêtre, est totalement protégée par le « secret de la confession » – quand bien même un individu viendrait y confesser un meurtre. Seul Dieu, qui sonde les reins et les coeurs, est aussi partie prenante à cette confession. Lui seul peut, par l'intermédiaire de son ministre, remettre les fautes, faire oeuvre de pardon. Il n'est donc pas de paroles échangées plus protégées que celles dites dans un confessionnal catholique. Dans la parodie de confessionnal qu'est le « confessionnal loftien », la parole dite en cachette des autres candidats. L'oeil de la caméra qui se prend pour l'oeil de Dieu (« l'oeil était dans la tombe et regardait Caïn ») voit et entend. Les candidats ne viennent pas confesser leurs fautes avec le souci de mieux faire; ils viennent déverser leurs animosités réciproques, dire ce qu'ils pensent des uns et des autres et, une fois par semaine, nommer ceux qui devraient partir du loft. Vote de défiance; confession devant la foule des téléspectateurs; exercice de séduction vis-à-vis du public. Ce « confessionnal » est à l'opposé du confessionnal catholique. Il ne s'agit pas de se dire en vérité mais de parfaire son hypocrisie. Le secret du confessionnal est exposé sur la place télévisuelle. Le public est mis à la place de Dieu. L'intimité de parole des candidats est sciemment violée.

Damien Le Guay, *L'Empire de la télé-réalité*.

11. Le casting de *Pièces détachées*

Les personnages interprétés par les comédiens

Monsieur Bulle. Directeur. Il est d'un pragmatisme à toutes épreuves. Manipulateur et mégalomane, Il a quelque chose d'ubuesque.

Miss Blanchet. Son assistante. Totalement acquise à la cause de son patron. Son côté midinette vient quelquefois compliquer son travail.



Pièces détachées. Photo de répétition

Poupées et mannequins

Dave. Ancien cadre au chômage. Son émotivité nuit à sa carrière. On lui suggère de se délester de son cœur, article en vogue sur le marché.

Monique. Intellectuelle au chômage. Son cerveau sera envoyé à la Confédération.

Fernando. Boucher, poète à ses heures, licencié. Il sera morcelé au fil de la pièce jusqu'à n'être plus qu'un homme tronc.

Béatrice. Jeune beauté sans formation. Son hymen sera vendu à un riche client.

La vieille. Danseuse légère à la retraite. Son corps ne pouvant plus servir à grand-chose, c'est sa mémoire qui constitue son atout majeur. Elle vendra du « bon vieux temps ». Après avoir subi quelques transformations, elle se retrouve à parfumer de nostalgie les consommateurs. C'est la seule qui n'est pas recyclée en pièces détachées.

12. Des poupées démantelées

Pour ce spectacle, le choix de la marionnette m'a paru d'emblée s'imposer. Permettant de nous émanciper du réalisme, elle nous amène dans des territoires plus insolites. Elle nous invite à l'outrance. La poupée, simulacre d'être humain, impose une distanciation qui nous permet davantage d'irrévérence.

Dans cette fiction où les personnages en viennent peu à peu à se délester de leurs organes, il fallait avoir recours à la marionnette pour des raisons évidemment techniques, mais aussi pour mettre en relief le rapport d'asservissement et de chosification progressive dans lequel les personnages se trouvent.

Nous avons opté pour des personnages se rapprochant davantage de la poupée (jouet) que de la marionnette, aussi bien pour des raisons esthétiques que pour pouvoir nous affranchir des techniques de la manipulation fine en mettant l'accent sur le jeu.

Les deux personnages principaux, le directeur et son assistante Ils règnent sur un univers de poupées. Toutes les manipulations se feront à vue.

Au fil du spectacle, les poupées sont démantelées et cœurs, cerveaux, culs deviennent des personnages à part entière.

Pour les besoins de la narration, nous avons choisi de travailler sur deux échelles différentes. Les poupées sont, tantôt de taille humaine (mannequins), tantôt à peine plus grandes que des poupées Barbie.

Le jeu se dessine dans un burlesque surréaliste qui s'apparente un peu à l'univers d'Alfred Jarry. C'est un style qui requiert une précision extrême, une gestuelle, un travail rythmique particulièrement minutieux.

Valérie Poirier

13. Scénographie et musique

Décor d'usine

L'usine de recyclage est vue depuis les coulisses de l'entrepôt. Les boîtes, cartons, caisses à roulettes, meubles à tiroirs, armoires et vitrines d'exposition, de stockage servent à composer et décomposer l'espace. On y intègre des lumières internes pour figurer les différents univers.

La musique

Son premier rôle sera d'ordre « sonore ». Dans cet espace non figuratif, le son permettra de situer le lieu de l'action : des sons concrets retravaillés pourront suggérer les différents espaces.

Le style part de la musique concrète, telle que l'a élaborée Pierre Schaeffer, mise en rythme dans des « grooves » plutôt légers faits de ces sons concrets. On passe ainsi de la réalité à l'abstraction, de la situation concrète au rêve et à l'intemporalité.

Des moments purement musicaux sont privilégiés, composés avec les mêmes instruments que ceux des chansons, mélangés aux sons des différents espaces. L'ambiance faite avec les sons concrets sera élaborée comme un tapis électronique sur lequel se pose un souvenir de mélodie ou quelques notes suggestives.

14. Point de vue sur le travail et pistes de réflexion autour de la création de *Pièces détachées*.

► Un leurre magistral

Nous vivons au sein d'un leurre magistral, d'un monde disparu que nous nous acharnons à ne pas reconnaître comme tel, et que des politiques artificielles prétendent perpétuer. Des millions de destins sont ravagés, anéantis par cet anachronisme dû à des stratagèmes

Nos concepts du travail et donc du chômage...

sont devenus illusoires

opiniâtres destinés à donner pour impérissable notre tabou le plus sacré : celui du travail.

Détourné sous la forme perverse d' « emploi », le travail fonde en effet la civilisation occidentale laquelle commande la planète en entier. Il se confond avec elle au point qu'au temps même où il se volatilise, son enracinement, son évidence ne sont jamais officiellement mis en cause, et moins encore sa nécessité. Ne régit-il pas, en principe, toute distribution et par là toute survie ? Les enchevêtrements d'échanges qui en découlent nous paraissent aussi indiscutablement vitaux que la circulation du sang. Or ce travail, tenu pour notre moteur naturel, pour la règle du jeu convenant à notre passage en ces lieux étranges doit nous avoir chacun vocation à disparaître, n'est plus aujourd'hui qu'une entité dénuée de substance.

Nos concepts du travail et donc du chômage, autour desquels la politique se joue (ou prétend se jouer), sont devenus illusoire, et nos luttes à leur propos aussi hallucinées que celles du Quichotte contre ses moulins. Mais nous posons toujours les mêmes questions fantômes auxquelles, beaucoup le savent, rien ne répondra, sinon le désastre des vies que ce silence ravage et dont ont oublié qu'elles représentent chacune un destin. Vaines angoisses, ces questions périmées nous évitent une angoisse pire : celle de la disparition d'un monde où l'on pouvait encore les poser. Un monde où leurs termes se fondaient sur une réalité. Mieux : fondaient cette réalité. Un monde dont le climat se mêle toujours à nos respirations et auquel nous appartenons de façon viscérale, que nous en ayons profité ou pas. Un monde dont nous triturons les vestiges, affairés à colmater des brèches, à rapiécer du vide, à bricoler des ersatz autour d'un système non seulement effondré, mais évanoui.

Viviane Forrester, *L'Horreur économique*.

► Un système aveugle et sourd à l'humain

L'ultralibéralisme. Chaque jour ce système idéologique, fondé sur le dogme (ou le fantasme) d'une autorégulation de l'économie dite de marché, démontre son incapacité à se gérer lui-même, à contrôler ce qu'il suscite, à maîtriser ce qu'il déchaîne. Au point que ses initiatives, si cruelles pour l'ensemble des populations, en viennent à se retourner contre lui par des effets de boomerang, tandis qu'il se montre impuissant à rétablir un minimum d'ordre dans ce qu'il persiste à imposer.

*D'où vient que nous ne réagissons pas
au lieu de céder, même d'acquiescer en permanence... ?*

D'où vient que ses activités puissent être poursuivies avec la même arrogance, que son pouvoir si caduc aille s'affermissant, et que se déploie toujours davantage son caractère hégémonique? D'où vient, surtout, que nous ayons l'impression croissante de vivre piégés au sein d'une emprise fatale, « mondialisée », « globalisée », si puissante qu'il serait vain de la mettre en question, futile de l'analyser, absurde de s'y opposer et délirant de seulement songer à se dégager d'une telle omnipotence réputée se confondre avec l'Histoire? D'où vient que nous ne réagissons pas au lieu de céder, même d'acquiescer en permanence, tétanisés, comme piégés dans un étai, environnés de forces coercitives, diffuses, qui satureraient tous les territoires, ancrées, indéracinables et d'ordre naturel ?

Il serait temps de nous éveiller, de constater que nous ne vivons pas sous l'empire d'une fatalité mais, plus banalement, sous un régime politique nouveau, non déclaré, de caractère international et même planétaire, qui s'est installé au vu mais à l'insu de tous, non pas clandestinement mais insidieusement, anonymement, d'autant moins perçu que son idéologie évacue le principe même du politique et que sa puissance n'a que faire du pouvoir et de ses institutions. Ce régime ne gouverne pas, il méprise, mieux, il ignore ce et ceux qu'il y aurait à gouverner. Les instances, les fonctions politiques classiques, subalternes à ses yeux, ne l'intéressent pas: au contraire, elles l'encombreraient et, surtout, le signaleraient à l'attention, permettant d'en faire une cible, de repérer ses manœuvres, de le désigner comme la source et le moteur des drames planétaires à propos desquels il parvient à n'être pas même mentionné, car, s'il détient la gestion véritable de la planète, il délègue aux gouvernements l'application de ce qu'elle implique. Quant aux populations, seule les lui signale parfois une sensation d'agacement lorsqu'elles se dérobent à la réserve, au mutisme sans faille supposés les définir.

Viviane Forrester, *Une étrange dictature*.

► Travailler moins pour vivre mieux

Nous sacrifions nos meilleurs moments, nos énergies non renouvelables, nos années les plus fraîches de nos fugaces destinées à une idole barbare, crucifiante, envahissante et dévorante: le travail. Monstre impitoyable, il étend sa monarchie absolue sur tous les siècles, sur tous les continents répertoriés, aujourd'hui comme hier, socle d'airain et dogme de bronze de notre système politique et économique...

Souvenons-nous chaque jour que nous allons mourir, non dans une obsession morbide d'autoflagellation d'épouvante, mais pour bien saisir que la vie n'est pas belle malgré la mort mais grâce à elle... Mortels, faisons des choix, fabriquons une vie pleine, jubilatoire et féconde, dans laquelle le travail n'a qu'une place et pas, loin s'en faut, toute la place. Un strapontin éventuellement mais pas un fauteuil, encore moins un trône.

Assez de politiquement correct et de langue de bois.

Remplir notre bref passage sur terre d'un maximum

Le travail rend malheureux des milliards d'êtres humains: il tue, enchaîne, aliène, mutile les énergies, dompte les rêves, casse

d'expériences et de joies... Être debout et sans chaînes.

les autonomies. Il se blinde en dogme inattaquable. Même les « progressistes » parlent de réduire le temps de travail, de le réaménager, d'améliorer les conditions de travail. On évite, savamment, le coeur du problème: le travail lui-même...

« Travailler moins pour vivre mieux ! » Plus qu'un slogan, une orientation politique, un choix philosophique, un chemin de vie, loin de la vaine agitation et de l'étourdissement esclavagiste. Vite, remettre le travail à sa place secondaire; réinstaller l'homme à la centrale. Vivre plutôt que produire. Être plutôt qu'avoir. Jouir plutôt que peiner. Profiter de nos courtes existences et bannir ceux qui nous traitent sans vergogne. Remplir notre bref passage sur terre du maximum d'expériences et de joies... Être debout et sans chaînes.

Stephane Bodénès, *La Tyrannie du travail*.

► Des sociétés basées sur le travail

Plus que jamais, les deux voies présentées par Marx quant à l'avenir du travail, le travail comme « premier besoin vital » ou encore comme oeuvre individuelle et collective et le travail comme nécessité dont la place doit être autant que possible réduite, semblent également ouvertes. Des pressions contradictoires s'exercent sur le travail: d'un côté, de nombreux éléments se conjuguent pour aller vers un travail « plus moderne », au contenu plus intéressant, permettant aux travailleurs de développer des trajectoires ascendantes, faisant plus appel à leurs compétences et leur permettant de continuer à apprendre, tout au long de leur vie, un travail mieux intégré dans la vie et plus formaté, dans son organisation même, par la prise en compte des autres rôles des salariés, un travail doté de plus de sens et permettant aux individus d'exprimer leurs talents...

Il importe donc absolument de rendre le droit au travail – et au travail décent – et d'améliorer continûment les conditions du travail des personnes, ce terme étant entendu dans son acception la plus large. Mais il importe également de se défaire d'une illusion qui pourrait nous être fatale consiste à penser que, à force d'améliorer ces conditions, peut-être en repoussant le taylorisme, on peut retrouver le Travail, dans sa pureté, qui l'équivalent du loisir, et mieux, qui serait pure puissance d'expression de soi, pure coopération, pur production de la société, sans contraintes...

Est-il possible de ménager au sein même des logiques marchandes et capitalistes un espace propre au travail, permettant à la majorité des individus de trouver dans l'exercice d'une telle activité expression de soi et contribution à l'utilité sociale. Rien n'est moins évident. Tel est aujourd'hui le défi lancé à « nos sociétés fondées sur le travail ».

Dominique Méda, *Le Travail*.

► Le travail, producteur de solitude

La manière dont le travail est organisé produit de la solitude. On démembré géographiquement les différents pans de l'activité, ce qui permet d'éloigner les équipes les unes des autres. Eloignés, nous sommes moins forts, car moins solidaires, renvoyés au chacun pour soi. Renvoyés aussi à une solitude complète pour exécuter le travail. A qui demander conseil ? Vers qui se tourner quand l'exécution du geste de travail devient difficile ?...

À l'organisation de la solitude s'ajoute la pression morale sous toutes ses formes. Elle s'est organisée, institutionnalisée, elle est prescrite dans des guides de management où le neurophysiologiste, expert en fonctionnement des souris, explique que si l'on veut mobiliser davantage les énergies des équipes, il faut induire de la peur. Non pas de la terreur, parce que dans ce cas l'organisme et le psychisme humain sont débordés, mais de la peur, bon moyen de mobilisation...

La quantité et la vitesse de travail qu'on exige actuellement d'un travailleur dépassent ce qu'un organisme humain peut supporter, tant sur son versant organique que sur son versant psychique. Les franges de salarié s'effondrent, pour être remplacés par d'autres font le lit de nos consultations...

Donner à voir le travail, donner à voir ce qu'il fait aux corps et aux âmes quand il existe et quand il n'existe plus. Pour faire comprendre à quel point le travail est nécessaire pour se construire. Pour

redire avec force que s'il n'existe plus, ou s'il devient âpreté insupportable, ce n'est pas seulement l'individu qui s'effondre dans sa construction historique duelle, mais aussi la société qui perd son pacificateur le plus efficace.

Marie Pez , *Ils ne mourraient pas tous, mais tous étaient frappés*

Psychologue clinicienne, Marie Pez  a crée
en 1997 à Nanterre la première consultation
« Souffrance et Travail » qu'elle dirige toujours.

15. Valérie Poirier, dramaturge et metteur en scène

Auteure d'une dizaine de pièces, Valérie Poirier obtient, en 1993, un prix des Antennes th atrales pour sa première pièce *Quand la vie b gaie*. Son texte *Les Bouches* a reçu en 2004 le prix de la Société des Auteurs. Il a été produit au Théâtre du Gr tli en 2006 et est paru chez Bernard Campiche dans la collection Enjeux. Lauréate de « Textes en scènes 2006 », elle écrit *Loin du bal*. La pièce est crée au Théâtre de Poche,   Genève, en avril 2009 et parue chez le même  diteur. En 2007, elle écrit une nouvelle version de *Quand la vie b gaie*, jou e en mars 2008 au Théâtre du Galpon   Genève. Sa dernière pièce *Objets trouvés*  crite pour les élèves du conservatoire, section art dramatique, a été jou e en 2008.

« Un hôtel perclus perdu dans une vallée givr e...

Un cabaret suranné...

Une résidence pour personnes âgées...

Un bureau des objets trouvés...

Avec Valérie Poirier, ces lieux deviennent des paysages humains hauts en couleur. L'auteur aime ses personnages et sa tendresse fait surgir la vraie dénonciation. Son observation fine et minutieuse, la qualité de ses dialogues, ce petit caillou qui vient gripper l'ordonnance des choses mettent en lumière les solitudes et désarrois de chacun de nous. Où se réchauffer quand le fond de l'air est vertigineux? Si le ciel est chargé, la pluie viendra-t-elle tout effacer?

L'humour aussi, car il y en a beaucoup, révèle et stigmatise nos petites trahisons.

Ce théâtre fait chanter nos plaies ordinaires comme le train fait frémir ses rails. Et si le rire est jaune c'est que la vie a des reflets sombres et assourdissants.

Il y a dans cette apparente légèreté une très prégnante cruauté. »

Philippe Morand

16. Bibliographie

L'univers du travail

- Stephane Bod n s, *La Tyrannie du travail. Travailler moins pour vivre mieux*, Genève, Slatkine, 2009
- François Baumann, *Burn out. Quand le travail rend malade. Causes, prévention, solutions, cas concrets*, Paris, Ed. J. Lyon, 2006

- *C'est quoi le travail. Quelles valeurs transmettre à nos enfants ?*, Paris, Ed. Autrement, n°174, Octobre 1997
- Mona Chollet, *La Tyrannie de la réalité*, Paris, Calmann-Lévy, 2004
- Noam Chomsky, *Le Profit avant l'homme*, Paris, Fayard, 2004
- Christophe Dejours, *Souffrance en France. La Banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Le Seuil, 1998
- Viviane Forrester, *L'Horreur économique*, Paris, Fayard, 1996
- Viviane Forrester, *Une étrange dictature*, Paris, Fayard, 2000
- Dominique Méda, *Le Travail. Une valeur en voie de disparition*, Paris, Champ, Flammarion, 1995
- Dominique Méda, *Le Travail*. Paris, Puf, 2010
- Naomi Klein, *La Stratégie du choc. La Montée d'un capitalisme du désastre*, Arles, Actes Sud, 2008
- Marie Peze, *Ils ne mourraient pas tous mais tous étaient frappés. Journal de la consultation « Souffrance au travail », 1997-2008*, Paris, Pearson, 2008
- Richard Sennett, *Le Travail sans qualités. Les conséquences humaines de la flexibilité*, Paris, Albin Michel, 2000

Le trafic d'organes

- Marie-Monique Robin, *Voleurs d'organes. Enquête sur un trafic*, Paris, Editions Bayard, 1996
- Philippe Steiner, *La transplantation d'organes: un commerce nouveau entre les êtres humains*, Paris, Gallimard, 2010.

La télé-réalité

- François Jost, *L'Empire du loft*, Paris, La Dispute, 2002
- Damien Legay, *L'Empire de la télé-réalité*, Paris, Presses de la Renaissance, 2005
- Noël Mamère, Patrick Farbiaz, *La Vie rêvée du loft*, Paris, Ramsay, 2001
- Dominique Mehl, *La Télévision de l'intimité*, Paris, Seuil, 1996

Valérie Poirier

- Valérie Poirier, *Loin du bal et autres pièces*, Orbe, Campiche, 2009

Filmographie

Documentaires

- Sophie Bruneau, *Ils ne mourraient pas tous mais tous étaient frappés*, DVD, 2005

Ce documentaire sensible sur la souffrance dans le monde du travail, qui met en scène la parole de quatre employés auxquels répondent des médecins. Son titre est tiré des *Animaux malades de la peste*, fable de La Fontaine.

- Jean-Michel Carré, *J'ai très mal au travail*, DVD, 2006

Nouvelles méthodes de management du stress", "harcèlement moral", "violence", "dépression", "suicide", reviennent de plus en plus fréquemment lorsqu'il est à présent question du travail. Destruction des formes de solidarité collective, solitude et mise en concurrence des salariés, ces nouvelles images du travail, de la souffrance et de la résistance, prennent ici tout leur sens à travers les analyses de chercheurs, psychanalystes, sociologues mais aussi de salariés eux-mêmes et ce à travers différents niveaux de hiérarchie. Un périple initiatique hallucinant dans la nouvelle comédie humaine que sont l'entreprise et le salariat d'aujourd'hui.

- Erwin Wagenhofer, *Let's make Money. Que font les banques avec notre argent ?*, DVD, 2008

Le film explique comment des centres offshore comme l'île de Jersey garantissent l'évasion fiscale aux possesseurs de 11 trillions de dollars, soit 11 milliards de milliards de dollars, alors que l'Europe peine à alimenter son fonds de stabilité financière d'environ 750 milliards d'euros pour venir en aide aux Etats nécessaires, pour sauver ses populations, son économie et le système bancaire. Des populations qui acceptent encore et toujours d'être gouvernées et en grande partie ruinées par une élite qui représente 3% des habitants de cette terre.

Fictions

- Michael Bay, *The Island*, DVD, 2005
- Bertrand Cantet, *L'Emploi du temps*, DVD, 2001
- Bertrand Cantet, *Ressources humaines*, DVD, 1999
- Costa-Gavras, *Le Couperet*, DVD, 2005
- Nicolas Klotz, *La Question humaine*, DVD, 2007
- Jonathan Mostow, *Surrogates*, DVD, 2009
- Jean-Marc Moutout, *De bon matin*, DVD, 2011
- Miguel Sapochnik, *Repo Men*, DVD, 2010
- Steven Spielberg, *Minority Report*, DVD, 2002

► Les ouvrages et DVD cités dans cette sélection bibliographique ont été choisis pour vous. Ils sont disponibles dans le cadre des Bibliothèques Municipales et de la Bibliothèque de Genève.

Pour des informations complémentaires:

Bertrand Tappolet
Théâtre des Marionnettes de Genève
3, rue Rodo - cp 217 - 1205 Genève 4
tél. +41 22 807 31 04
e-mail b.tappolet@marionnettes.ch

Pour les Réservations Ecoles:

Joëlle Fretz
Théâtre des Marionnettes de Genève
3, rue Rodo - cp 217 - 1205 Genève 4
tél. +41 22 807 31 06
e-mail j.fretz@marionnettes.ch

Davantage d'informations sur: www.marionnettes.ch

Théâtre des marionnettes de Genève - Rue Rodo 3, 1205 Genève / Tél. 022/807.31.00 -
fax 022/807 31 01